

—J'en suis convaincu.

Celui qui parlait ainsi ne pensait pas un mot de ce qu'il disait, car plus que personne il devait être persuadé que, tôt ou tard, si son corps ne servait pas de pâture aux crocodiles du Nil, sa tête, comme celle de ses infortunés compagnons, irait figurer sur les créneaux de la Tour maudite.

Caffarelli ne vécut pas longtemps. La perte du jeune Say, son chef d'état-major, qu'on ne put lui cacher, le jeta dans un abattement complet. La veille de sa mort, il dit à l'aide-de-camp que Napoléon avait envoyé auprès de lui :

—Puisque je n'ai que vous pour me distraire, lisez-moi donc les premières pages de ce volume qui est là, sur mon porte-manteau : cela m'amusera et vous aussi.

Celui-ci prit le livre et commença de lire à haute voix : c'était la préface de Voltaire à l'*Esprit des lois* ; mais à peine avait-il tourné le second feuillet que Caffarelli s'était assoupi. L'aide-de-camp alla retrouver le général en chef.

—Comment va Caffarelli ! lui demanda-t-il du plus loin qu'il l'aperçut.

—Général, je crois que sa fin approche ; cependant le général m'a demandé de lui lire la préface du citoyen Voltaire à l'*Esprit des lois* du citoyen Montesquieu.

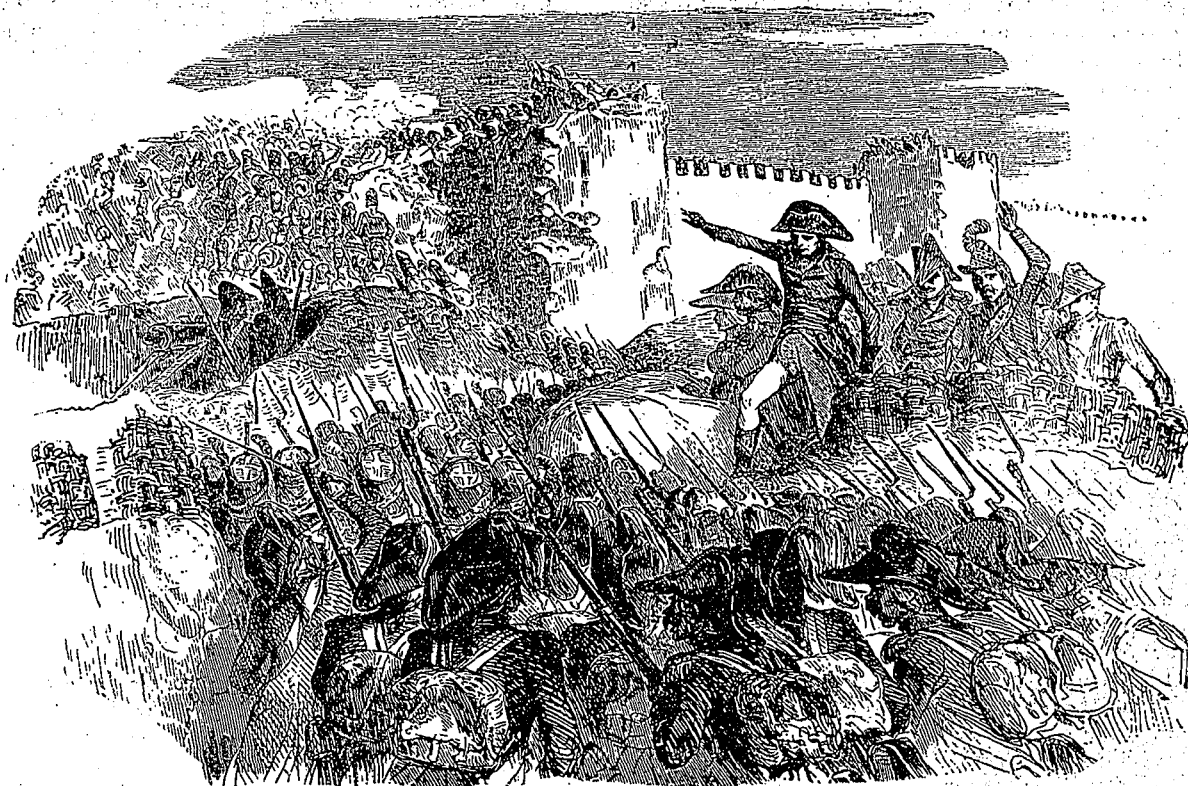
—Eh bien ! après ?

—Eh bien ! après, il s'est endormi !

—Et vous aussi, n'est-ce pas ? reprit Napoléon d'un ton goguenard. C'est drôle ! vouloir entendre cette préface avant de mourir ! Je le reconnais bien là. Je vais aller le voir.

Il se rendit à sa tente ; mais le moribond dormait, et il ne voulut pas interrompre son sommeil. Dans la nuit, Caffarelli rendit le dernier soupir ; cette mort excita les regrets de toute l'armée.

Le même jour que Caffarelli avait eu le coude fracassé, un autre aide-de-camp du général en chef, Duroc, alors chef de brigade, avait été envoyé, une heure auparavant, pour juger des progrès de la brèche. Un obus qui éclata entre ses jambes lui fit au gras de la cuisse une blessure si profonde, qu'il en resta estropié le reste de sa vie. On lui avait ar-



Le dernier Assaut de Saint-Jean d'Acre.

rangé avec quelques planches, une espèce de lit de camp qu'on avait recouvert d'herbes sèches. Un aide-major allait le voir assez souvent dans la crainte qu'il eut besoin de quelque chose. En entrant un matin dans sa tente, celui-ci le trouva qui dormait d'un profond sommeil. L'excessive chaleur l'avait forcé de se débarrasser de ses vêtements, et une partie de sa plaie, que Larrey lui avait prescrit de laisser sécher, était là découverte. Il aperçut tout à coup un petit scorpion qui, étant grimpé par le pied du lit, se dirigeait lentement sur la blessure du malade. Il enleva avec vivacité l'insecte, mais

pas assez adroitement pour que le dormeur ne s'éveillât pas ; aussi lui dit-il avec beaucoup d'humeur :

—Pourquoi m'avez-vous dérangé ? je n'ai point besoin de vous ; allez-vous-en !

—Colonel, lui répondit celui-ci, n'osant l'effrayer en lui disant la vérité, une puce de gros calibre était sautée sur vous et allait vous mordre.

—Eh, parbleu ! reprit Duroc plus vivement encore, n'aviez-vous pas peur qu'elle m'avalât ? Allez-vous-en ! vous dis-je, et qu'on me laisse en repos.

En sortant de la tente, les yeux de l'aide-major